



HAL
open science

A propos de l'Intelligence du Social: du pluralisme explicatif au pluralisme épistémologique

Michel Grossetti

► To cite this version:

Michel Grossetti. A propos de l'Intelligence du Social: du pluralisme explicatif au pluralisme épistémologique. Jean-Christophe Marcel, Olivier Martin. Jean-Michel Berthelot, itinéraires d'un philosophe en sociologie, Presses Universitaires de France, 2011, 9782130583844. halshs-01387493

HAL Id: halshs-01387493

<https://shs.hal.science/halshs-01387493v1>

Submitted on 31 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Grossetti
Directeur de recherches au CNRS
Université de Toulouse, LISST
CNRS (UMR 5193), EHESS
Université de Toulouse le Mirail
5 allée A. Machado
31 058 Toulouse Cedex 9
Tel : 05 61 50 36 69
Fax : 05 61 50 38 70
Email : Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr

A propos de *L'intelligence du social* : du pluralisme explicatif au pluralisme épistémologique

in Jean-Christophe Marcel et Olivier Martin (dir.), *Jean-Michel Berthelot, itinéraires d'un
philosophe en sociologie*, pp.185-195.

En 1990, Jean-Michel Berthelot avait demandé à quelques uns de ceux qui travaillaient avec lui de lire la première version de *L'intelligence du social*¹. C'était un livre important pour lui, le résultat de plusieurs années de travail et l'amorce d'une ligne de recherche nouvelle. Je me rappelle avoir lu le livre très rapidement, captivé par le raisonnement, qui retrouvait des idées de la partie théorique de sa thèse, partie qui n'avait pas été reprise dans *Le piège scolaire*. J'étais impressionné par l'ampleur de l'effort et la nouveauté de la perspective. Pour moi, Jean-Michel avait trouvé là ce que l'on pourrait appeler sa vérité de sociologue.

Relire cet ouvrage presque vingt ans après est à la fois une expérience émouvante et une redécouverte. J'y ai retrouvé ce qui m'avait séduit dans la démarche de Jean-Michel : sortir du jeu habituel des affiliations théoriques aux chapelles existantes ou des tentatives pour en créer de nouvelles, essayer de se mettre à distance du jeu et essayer d'en comprendre les soubassements. Très peu d'auteurs s'y étaient essayés auparavant, sinon pour défendre l'une ou l'autre de ces chapelles. L'intérêt de la démarche de *L'intelligence du social*, et sa nouveauté, résidait dans cette volonté de prise de distance. Même s'il était lui-même engagé dans le jeu, plutôt dans le sens d'une sociologie de l'action, il n'a pas écrit un livre destiné à défendre cette approche et à en discréditer d'autres. Il s'est attaché à rendre compte d'un

¹ Jean-Michel Berthelot, 1990, *L'intelligence du social*, Paris, PUF. Figuraient au moins parmi ces premiers lecteurs, à ma connaissance, Marcel Drulhe, Michèle Pagès et moi.

paysage d'ensemble en se plaçant strictement sur un registre épistémologique. Cette nouvelle lecture fut aussi un peu une redécouverte. Je m'attendais à retrouver un style élégant et des idées un peu dépassées. En fait le style me semble aujourd'hui clair mais plus lourd que dans mes souvenirs, et les idées bien plus riches et actuelles. Il serait d'ailleurs beaucoup plus difficile que je ne l'aurais cru de les résumer et de les discuter toutes. C'est pourquoi je m'en tiendrai dans ce petit commentaire à une discussion de ce que j'avais retenu du livre — la notion de schème d'intelligibilité et la typologie de ces schèmes — mais cet aspect limité est très loin d'en épuiser toutes les richesses.

Je commencerai par revenir sur le projet de cet ouvrage et ce qui me paraît en être le cœur, la typologie des schèmes d'intelligibilité. Ensuite je présenterai ce qui me semble constituer des limites de cette typologie lorsqu'il s'agit de rendre compte de la variété des approches sociologiques. Enfin, j'esquisserai une sorte d'extension de la démarche de *L'intelligence du social* par la constitution d'un espace épistémologique pluri-dimensionnel.

1. Un espace pour la raison

L'intelligence du social est un plaidoyer pour le « pluralisme explicatif », c'est-à-dire l'idée que les façons de raisonner en sociologie ne se réduisent pas à une opposition entre « holisme » et « individualisme » ou « déterminisme » et « actionnisme », ou toute forme de dualisme. Pour Jean-Michel Berthelot, comme pour Jean-Claude Passeron² à la même époque, l'important c'est la façon de raisonner, c'est-à-dire de mettre en relation des éléments, et non le travail empirique ou la façon d'aborder les terrains. C'est pourquoi le matériau de travail est constitué de textes et ne prend pas en compte les méthodes ou le travail empirique. Ne se satisfaisant pas d'une notion aussi floue que celle de paradigme au sens de Kuhn, Berthelot met en avant dès le début de l'ouvrage celle de schème d'intelligibilité, définie ainsi : « Un schème d'intelligibilité (...) est une matrice d'opérations (...) permettant d'inscrire un ensemble de faits dans un système d'intelligibilité, c'est-à-dire d'en rendre raison ou d'en fournir une explication (au sens non restrictif). » (page 23). Le lien avec les paradigmes de Kuhn est précisé dans le même mouvement : « Un tel schème engendre un mode

² Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique – L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991. Il y a évidemment des points communs entre les deux démarches. J'ai pour ma part toujours préféré le livre de Jean-Michel. Celui de Passeron, pour brillant qu'il soit, me semble trop normatif. Par ailleurs l'idée qu'il se fait des sciences de la nature (« popperriennes ») me paraît fautive.

d'intelligibilité, qui, pris à travers telle ou telle théorie constituée en modèle d'analyse d'un domaine donné peut être appelé paradigme, plus précisément, paradigme analytique. » (page 23). Le schème est donc une sorte de noyau logique qui devient une sorte d'ingrédient des paradigmes.

La notion est définie avec plus de précision plus loin : « Un schème d'intelligibilité peut se décomposer en trois éléments :

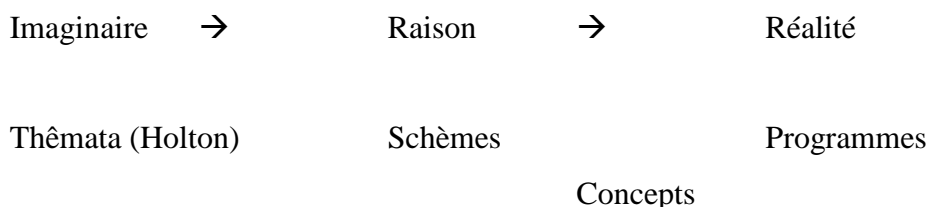
1. Un noyau logique, c'est-à-dire une formule logique de type $A \rho B$, se constituant comme intelligence, sens, raison, explication de multiples relations empiriques de type $x r y$
2. Une relation logique (...) que nous symbolisons par $\rho (...)$
3. Un programme, c'est-à-dire une mise en œuvre de la forme logique ρ à travers des procédures et des techniques particulières. » (page 60).

On débouche alors sur une notion subsidiaire, celle de programme, plus ou moins reprise de Lakatos : « Un programme (...) donne lieu à des sous-programmes, qui donnent lieu à ce que l'on appellera un approche, un point de vue, une méthode. » (page 60)

Dans le chapitre 4, la place des schèmes est précisée dans ses rapports avec les thémata de Holton (des représentations du monde et des engagements devant autant à l'affectif qu'à la raison et échappant à la logique de la preuve) et les programmes.

On pourrait résumer cette position par le schéma suivant :

Graphique 1 : la place des schèmes



La place des schèmes est celle de la raison, prise en tension entre l'imaginaire et la réalité, instance de mise en œuvre de la logique. Les schèmes ne sont pas directement au contact de la réalité sociale comme peuvent l'être les programmes, par l'intermédiaire des opérations de

collecte et d'analyse des données. Ils ne sont pas pour autant réductibles aux grandes oppositions classiques de la sociologie (« ordre et désordre, atomisme et holisme, nature et culture, reproduction et changement, structure et genèse »), que Jean-Michel Berthelot considérait comme des « concepts thématiques » à la Holton, alors que les oppositions de type « qualitatif et quantitatif, transversal et longitudinal, synchronie et diachronie, 'considérer les faits sociaux comme des choses' ou les 'considérer comme des accomplissements d'action' » seraient des thèmes méthodologiques, deux variétés de thêmatas. Contrairement au thêmatas, les schèmes doivent se soumettre à la confrontation au réel, ils en produisent même le moyen en favorisant la production de programmes et d'opérations : « un schème n'existe ainsi, dans le discours scientifique, que comme programme d'analyse en acte. » (page 166).

S'il faut passer du dualisme au pluralisme, c'est qu'il existe plus de deux schèmes. L'exposition des différents schèmes prend la forme d'un cheminement vers la complexité en partant du schème causal (Durkheim), pour explorer l'alternative compréhensive (Weber), montrer que cette opposition n'est pas suffisante, introduire des exemples qui ne s'y réduisent pas avec Marx, Levi-Strauss et Edgar Morin, ce qui conduit à une typologie en 6 schèmes : causal, fonctionnel, structural, herméneutique, actanciel et dialectique. Chaque schème est illustré par une œuvre typique et décortiqué jusqu'à être ramené à une formule logique, exprimée au moyen de ces emprunts au langage mathématique que Jean-Michel Berthelot affectionnait. Je les ai résumés dans le tableau 1, en introduisant les liens entre les niveaux d'action, ce qui ne figure pas explicitement dans le texte du livre, mais qui me semble utile.

Tableau 1 : Typologie des schèmes d'intelligibilité (d'après Jean-Michel Berthelot, *L'intelligence du social*, PUF, 1990, p.89)

Schème	Auteur principal cité en référence	Formule A ρ B	Niveaux et liens entre niveaux
Actanciel	Weber	$B \in S, S \{ \sum a \rightarrow \sum e \} \rightarrow B \rightarrow S$ B résulte de A, A étant un système d'action S	Macro \rightarrow Micro \rightarrow Macro Agrégation
Causal	Durkheim	$B = f(A)$ A et B sont des variables	Macro \rightarrow Macro
Dialectique	Marx	$(a \ \& \ \text{non } a) \rightarrow B$ B résulte de A. A est un procès.	Macro \rightarrow Macro
Structural	Lévy-Strauss	$B \in S \{ a \mid \text{non } a \}$ Inclusion de B dans A. A est un système de signes.	Macro \rightleftharpoons Micro Homologie
Fonctionnel	Merton	$B \in S, S \rightarrow B \rightarrow S$ Inclusion de B dans A. A est un système physique	Macro \rightleftharpoons Micro Homologie
Herméneutique	Morin	$B \in S (B/A)$ B expression de A	Macro \rightleftharpoons Micro Sens

La notion de schème et la typologie à laquelle elle donne lieu sont loin d'épuiser la richesse de l'ouvrage et la finesse de la réflexion. Cela mériterait y consacrer plus d'efforts que la discussion sommaire à laquelle je me livre ici. Mais, si l'on s'en tient aux schèmes et à la typologie, on peut mettre en évidence à la fois l'intérêt du travail de Jean-Michel Berthelot, mais aussi quelques limites, et dégager des pistes pour aller plus loin.

2. Au-delà des schèmes

La typologie des schèmes n'est pas totalement satisfaisante et je crois que son auteur en a pris conscience progressivement. Elle révèle finalement assez bien la perception de la discipline que pouvait avoir un sociologue français des années quatre-vingt, nourri des travaux de Boudon et Bourdieu, Weber et Durkheim, mais connaissant moins les travaux d'inspiration interactionniste. C'est ainsi que Simmel se voit ramené au schème herméneutique (peut-être un effet des nombreuses références faites à Simmel par Michel Maffesoli), que les auteurs que l'on désigne souvent en France comme l'« école » de Chicago (Park, Hughes, Becker, etc.)

sont absents ou ramenés, sous la désignation de l'interactionnisme symbolique, dans le schème actancier. Ce dernier, auquel Jean-Michel Berthelot écrit que l'on peut « rattacher partiellement » la phénoménologie, l'interactionnisme symbolique, la sociologie des organisations, l'ethnométhodologie, la sociologie de Touraine, et l'individualisme méthodologique, devient pléthorique et tellement hétérogène qu'on en vient à douter de sa pertinence. C'est peut-être l'une des raisons qui font que si l'idée des schèmes a eu un certain succès, leur typologie n'a guère été mise en œuvre par d'autres auteurs. Personnellement, alors que j'avais suivi de près le travail de Jean-Michel Berthelot, je n'ai fait qu'une tentative pour l'utiliser, et encore en précisant que je ne la trouvais pas totalement satisfaisante³.

En fait, je ne pense pas que l'on puisse construire une typologie satisfaisante des courants sociologiques sur un principe unique, ni ramener ceux-ci à un noyau logique tel que les schèmes de Jean-Michel Berthelot. Cela contraint à reconstruire un ensemble complexe à partir d'un critère unique (le ρ des schèmes), de surcroît pas toujours clairement séparé d'autres aspects, comme les choix ontologiques (nature de A et B), de niveaux d'action, ou autres, qui sont évoqués dans le livre à différents endroits.

Comment conserver ce qui fait la force et l'intérêt de l'*Intelligence du social*, c'est-à-dire une posture analytique, l'hypothèse du pluralisme explicatif, et l'idée des schèmes, en allant au-delà de cette typologie ? Une solution possible consiste à garder la notion de schème de mise en relation des phénomènes, mais d'en faire une dimension parmi d'autres d'un espace de l'analyse sociologique. Au lieu de placer chaque courant dans une catégorie caractérisée par un schème, il faudrait alors en déconstruire les fondements selon plusieurs dimensions.

³ Michel Grossetti, 2003, « Status and formal conception of individual social trajectories in sociological analysis, in Karl Van Meter (ed.), *Interrelation between type of analysis and type of interpretation*, Peter Lang, Berne, pp.145-166. Il s'agit de la publication très tardive d'une communication pour le congrès de l'AIS à Madrid en 1990 où Jean-Michel avait co-organisé avec Karl Van Meter une session mêlant épistémologie et méthodologie, session à laquelle il m'avait beaucoup encouragé à participer.

Quelles seraient les dimensions d'un tel espace ? J'en propose ici cinq, que j'esquisse rapidement.

1) Les relations entre phénomènes et les formes de déterminisme, ce qui correspond finalement à l'idée des schèmes. Comme le montre Jean-Michel Berthelot, les chercheurs mobilisent une variété de formes de mise en relation : cause-effet ; sens-expression ; etc. Sa typologie des schèmes peut parfaitement rendre compte des variations relatives à cette dimension. On peut toutefois ajouter une précision en prenant en compte le type de déterminisme qui est à l'œuvre. En effet, transversalement à la typologie des schèmes d'intelligibilité, se pose la question de savoir si la cause produit inmanquablement la conséquence (déterminisme strict), si elle la détermine statistiquement en laissant la possibilité d'écarts ponctuels et aléatoires admis par les modèles statistiques (déterminisme statistique), ou si elle ne constitue qu'une condition favorable dans un système multi-causal, par exemple si elle est conçue comme une ressource ou une contrainte pour des acteurs.

2) La deuxième dimension concerne les ontologies, c'est-à-dire les types d'êtres, d'états ou de processus pris en compte. La plupart des ontologies comportent des êtres et des événements. Par exemple, pour Bourdieu les entités de base sont des agents, des capitaux, des habitus, des champs (êtres), et des pratiques (processus, événement). Dans l'individualisme méthodologique de Boudon, les êtres sont les acteurs, les ressources et les contraintes, l'événement est l'action. Chez Howard Becker, il y a des personnes, des mondes (êtres), et des carrières (processus) composées de séquences (idem). Il y a un lien entre les formes de relation et les types d'entités pris en compte. Par exemple le schème herméneutique est lié à une ontologie centrée sur le sens (le monde social est constitué de significations). Toutefois,

ce lien n'est pas systématique. Une même ontologie peut être associée à des schèmes de mise en relation différents.

3) Les postures épistémologiques forment la troisième dimension. J'en distinguerai au moins trois. La posture compréhensive (1) suppose de se mettre à la place de ceux que l'on étudie, soit en jouant sur la commune humanité (empathie), soit en s'appuyant sur des théories « cognitives » (freudisme, psychologie cognitive, etc.). L'essentiel de l'analyse se ramène alors à une bonne compréhension du sens des actions. La posture discursive (2) considère que la dimension cognitive de l'action ne peut pas être appréhendée directement, mais que l'on peut analyser certaines de ses productions, en particulier les discours. On évacue la question de la sincérité de ceux-ci en considérant que si des arguments sont mobilisés dans les interactions par des acteurs qui leur supposent une certaine portée, alors ils sont effectivement valides comme bien commun pour les participants. Si un homme politique argue de son honnêteté, je ne suis pas obligé de le croire, mais j'observe que lui-même et ses interlocuteurs ont l'air de tenir pour acquis que cet argument peut faire sens, et donc que cette forme de justification ou d'argumentation a une forme d'existence sociale. La posture explicative (3) autorise le chercheur à reconstruire des logiques d'action à partir de sources diverses. Cela ne signifie pas forcément un positivisme « naïf » qui suppose que l'on doit chercher une vérité absolue sur des critères « objectifs ». La posture explicative peut être une sorte de « positivisme éclairé » ou « heuristique » qui consiste à considérer que, malgré ses limites, la posture objectivante est globalement la plus productive. Elle ne relève pas d'un engagement métaphysique, mais d'une commodité méthodologique. Une autre dimension de la posture épistémologique est le rapport entre les constructions théoriques, ou formes de généralisation, et les observations empiriques. Certains chercheurs refusent de formaliser des constructions théoriques ou des hypothèses préalablement à l'entrée sur le terrain (en se référant avec plus

ou moins de pertinence aux textes sur la « thick description » ou la « grounded theory »), d'autres refusent d'entrer sur le terrain sans avoir d'abord formulé précisément un corpus d'hypothèses. La plupart oscillent entre ces deux pôles, passant selon les moments d'une position plus exploratoire (au début du travail sur un terrain), à des postures plus probatoires (lorsqu'ils ont eux-mêmes acquis quelques convictions). On pourrait aussi mentionner sur le registre de la posture la question de l'engagement du chercheur (posture analytique, critique, maïeutique, ...).

4) La quatrième dimension est constituée par les niveaux d'analyse pris en compte et leurs modes d'articulation (opérateurs d'échelles). Il y a plusieurs façon de conceptualiser les niveaux d'analyse. Pour les sociologues, la plus répandue oppose la micro (peu de gens) au macro (beaucoup de gens), avec plus ou moins de méso entre les deux. Pour les historiens se pose la question du temps, bref ou long. Pour les géographes, celle des échelles spatiales. J'ai pour ma part proposé un système de repérage à 3 échelles (masse, temps, généralité)⁴, mais beaucoup d'autres sont évidemment possibles. Les opérateurs d'échelle sont les formules logiques qui relient les niveaux d'action. Par exemple, en sociologie individualiste, l'agrégation des comportement fait passer l'analyse du « micro » au « macro ». Une question subsidiaire concerne les différents types de contextes mis en scène par les chercheurs (territoires, sphères d'activités, périodes, etc.) et les formes de contextualisation des observations.

5) Le caractère statique ou dynamique des approches est une cinquième forme de différenciation des approches. En sociologie il y a beaucoup d'approches statiques (on cherche à caractériser un ordre considéré comme stable), un peu d'études sur les changements

⁴ Michel Grosetti, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamique de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF.

graduels (la plupart des théories du changement social, qui présentent un changement relativement prévisible), et encore moins sur les changements comportant des ruptures de rythme et de niveau de contingence.

Cette liste de dimensions n'est peut-être pas suffisante, mais elle me paraît toutefois capter une bonne partie des variations des options entre lesquelles tout sociologue, et plus généralement tout chercheur en sciences humaines et sociales, doit se déterminer, implicitement ou explicitement.

Réflexivité des sciences humaines

De mon point de vue, la voie ouverte par *L'intelligence du social* n'est pas celle d'une épistémologie normative au service d'une seule approche, ni celle d'une philosophie de la sociologie qui serait un pur jeu théorique. C'est d'abord une posture de prise de recul qui devrait faire partie de la panoplie intellectuelle de tous les chercheurs en sciences humaines et sociales, pour qui la réflexivité sur les allant de soi de leur travail est indispensable. C'est aussi, et surtout, une base possible pour dépasser les dialogues de sourds et les incommensurabilités rhétoriques. Lorsque l'on comprend mieux les bases de raisonnement et de travail des uns et des autres, un certain nombre d'oppositions tombent d'elles-mêmes, et, même si d'autres prennent plus de relief, il devient plus facile d'emprunter en toute conscience des idées ou des résultats à des courants différents, sans pour autant abandonner ses propres engagements. Dans un ensemble disciplinaire autant marqué par la diversité, la cumulativité ne passe pas nécessairement par la victoire d'un courant, mais plutôt par la possibilité des métissages et des traductions.